

Michel Lacroix. *L'invention du retour d'Europe : réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 344 p.

Gérard Fabre

Volume 15, Number 2, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036188ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036188ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fabre, G. (2015). Review of [Michel Lacroix. *L'invention du retour d'Europe : réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 344 p.] *Mens*, 15(2), 128–134.
<https://doi.org/10.7202/1036188ar>

comparatifs. Ainsi, à propos du conte, lequel serait sans conteste « le genre dominant de la partie littéraire des almanachs canadiens-français » (p. 327), Lüsebrink évoque les processus de *scripturalisation* et d'*oralisation* que le genre met paradoxalement en place. Si « la mise en écriture de contes oraux – et le travail littéraire qui l'accompagne – est à la base de nombre de contes publiés dans les almanachs canadiens-français, qui puisèrent abondamment dans les traditions orales populaires » (p. 327), il n'en demeure pas moins que « les rapports entre l'écrit et l'oral dans les almanachs sont caractérisés par une seconde dynamique, contraire à la première » où la forme écrite du conte se voit oralisée « par la pratique de la lecture à haute voix de l'almanach » (p. 328).

L'argumentation, pour probante qu'elle soit, permet rapidement de constater que la dynamique générique décrite par l'auteur est aussi celle des contes publiés dans les journaux et les gazettes de l'époque, appelant conséquemment plusieurs questions sur la spécificité de l'almanach en tant que lieu de publication *littéraire*. On ne saurait, bien entendu, reprocher sérieusement à Hans-Jürgen Lüsebrink de ne pas procéder à une telle démonstration, l'enjeu principal de son ouvrage se trouvant ailleurs. Généreux et abondant par la quantité d'informations qui s'y trouvent magistralement livrées, « *Le livre aimé du peuple* » fait ainsi connaître un corpus dont on constatera qu'il est encore trop largement inexploité; ce faisant, il apparaît comme un outil indispensable à quiconque souhaitera s'informer sur ce genre de publication et l'histoire éditoriale de la période qu'il couvre.

— Luc Bonenfant

Université du Québec à Montréal

Michel Lacroix. *L'invention du retour d'Europe : réseaux transatlantiques et transferts culturels au début du XX^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 344 p.

Alors que se multiplient les études sur les réseaux culturels transnationaux, l'ouvrage de Michel Lacroix convient d'être rangé parmi

les plus fouillées d'entre elles sur le plan documentaire et les plus lucides sur les effets de mode autour de la notion de transnational. Son principal mérite est d'éclairer des angles morts de l'histoire culturelle en s'attachant à l'ensemble des significations – et des non-dits – que revêt la figure du « retour d'Europe », en ce qu'elle témoigne, pour un laps de temps relativement long, de l'évolution des échanges et des transferts entre le Québec et la France : « L'invention du retour d'Europe est la conséquence de l'intensification sans précédent des réseaux franco-québécois au cours des années 1910-1920, et plus particulièrement du rôle qu'ont joué les exotiques dans ces échanges » (p. 19).

Afin d'expliquer la genèse de cette figure, Lacroix remonte aux premiers séjours des futurs exotiques à Paris en 1910, pour retenir ensuite deux bornes décisives : 1914, l'année de leur retour au Québec à cause de la guerre, puis le moment où ils constituent un véritable groupe littéraire avec la création, en 1918, du *Nigog*. Entre-temps se tissent, au détour de cette chronologie, les mailles et le canevas d'une aventure collective : « Ils partirent étudiants, ils revinrent écrivains. Plus encore, ce fut un *groupe* d'écrivains, pourvu d'une identité partagée et publique, qui en revint » (p. 81).

Les retours d'Europe sont, en effet, étroitement identifiés, dans la phase où se diffuse cette expression, au mouvement littéraire et artistique des exotiques. Les premiers d'entre eux – Marcel Dugas, René Chopin, Paul Morin et Guy Delahaye – forment, entre 1910 et 1912, une tête de pont canadienne-française à Paris, à laquelle va se joindre peu après Léo-Pol Morin. Les tenants influents de l'école régionaliste (Alfred DesRochers, Claude-Henri Grignon, Albert Pelletier, Léo-Paul Desrosiers, Émile Coderre, Robert Choquette, etc.) leur reprochent de s'être laissé éblouir par la Ville Lumière. C'est pourquoi la figure du retour d'Europe sera elle-même, par ricochet, dépréciée.

La force de la démonstration tient à la capacité de l'auteur de donner chair et consistance au principe méthodologique selon lequel « il n'y a pas de transferts culturels sans réseaux, pas d'échanges sans

canaux » (p. 5). C'est seulement par l'exploration patiente des réseaux parisiens des exotiques et de leurs canaux transatlantiques que l'on peut comprendre comment est née au Québec la figure polémique du retour d'Europe, comment elle a pu entrer et se maintenir durablement dans le langage commun. André Laurendeau y revenait encore durant les années 1960 dans un texte réflexif intitulé « Il y a l'Europe du plaisir ou celle, vécue comme un malaise, des "retours d'Europe" ». Cette figure, le rédacteur en chef du *Devoir* l'incarnait à sa manière, à la fois ironique et distante. Lacroix la remet en contexte en déployant un ensemble de matériaux relatifs au fonctionnement de la vie littéraire, à ses réseaux, aux cursus universitaires et profils de carrière des exotiques, sans oublier les notations textuelles et paratextuelles qui nourrissent l'imaginaire de cette figure. Car dès le lendemain de la Première Guerre mondiale, elle devient topos romanesque et scénario auctorial, illustrant une sociabilité propre, foncièrement mondaine.

Si le toponyme continental s'impose aux termes d'emblée péjoratifs de « francissons » et de « parisianistes », cela tient surtout au cosmopolitisme sectoriel, partiel et identitaire, dont se prévalent les exotiques. Ce positionnement se traduit par des liens triangulaires non seulement avec l'Europe, mais aussi avec l'Amérique latine : Lacroix plonge ici le lecteur dans ce qui précède et prépare les liens intellectuels et diplomatiques noués à Paris dans l'entre-deux-guerres, liens étudiés antérieurement par l'auteur.

Pour faciliter cette plongée, une cartographie est dressée des deux champs littéraires dans le premier tiers du xx^e siècle : au Québec, les éditeurs solides sont peu nombreux ; il n'y a pas d'exportation d'œuvres susceptibles de légitimer un champ littéraire local, ni d'appareil institutionnel surplombant, d'où la nécessité et l'opérationnalité des réseaux ; en France, outre un puissant appareil éditorial et institutionnel, doté de prestige (académies, prix, critique journalistique, etc.), fourmillent des avant-gardes autoproclamées. Mais Lacroix ne se contente pas d'un panorama comparatif et du constat de l'asymétrie des deux champs. Il cherche surtout à cerner, à partir de leurs éléments de convergence et de divergence, à la fois les modalités des échanges

concrets et les motifs qui expliquent les nœuds de blocage. Il prend soin de noter les évolutions respectives des deux champs, sans quoi ne pourraient se comprendre les conditions de leur croisement : il s'agit de décrire un processus en marche, loin de toute vision statique. C'est pourquoi les décalages synchroniques et diachroniques entre les deux champs ne sont pas seulement l'expression d'un retard ou d'un rattrapage dans l'édification d'une littérature nationale. Ils sont constitutifs des formes mêmes de l'échange, des directions que ce dernier peut prendre ou des impasses auquel il peut mener. Le vaste jeu des possibles dans lequel s'inscrivent les canaux de passage entre écrivains français et québécois n'est pas illimité : les probabilités de rencontres et de connivences ne sont pas égales.

Le plus frappant à la lecture de cet ouvrage, c'est cependant l'absence d'une thèse unilatérale qui s'imposerait, de force ou subrepticement, au lecteur. Certes, Lacroix offre les fruits de sa recherche comme autant de pièces à conviction, mais c'est au lecteur de juger. Ainsi, les exotiques ne sont pas décrits comme des êtres isolés et incompris. Rien ne permet, explique-t-il, d'en faire les héros d'une avant-garde esthétique indifférente aux gratifications matérielles et symboliques :

Le retour d'Europe, en somme, veut s'intégrer (quoique dans les couches supérieures de la société seulement) à l'aller comme au retour, il entend être un pont entre la culture canadienne-française et la culture française, dans toute la richesse de cette dernière. Les difficultés mêmes de ces intégrations comme de ce passage hantent les discours sur le retour d'Europe, elles le définissent, mais, du coup, elles l'opposent à la posture avant-gardiste (p. 199).

Les futurs exotiques ont initialement cultivé des liens avec le nationalisme libéral (Olivar Asselin et Jules Fournier), autrement dit « l'aile gauche du camp nationaliste » (p. 66). Ils frayent avec les cercles mondains et les milieux d'affaires montréalais, proches du Parti libéral, qui entrent en lutte ouverte avec l'Église et ses soutiens politiques pour la gestion du système scolaire. En l'absence de telles relations, une luxueuse revue comme *Le Nigog* n'aurait pu voir le jour. On peut

d'ailleurs considérer l'Association des anciens étudiants d'Europe (1928) et son expression, la revue *Opinions* (1929-1934), comme le prolongement de la visée cosmopolite selon d'autres modalités.

Mais les exotiques n'ont pas non plus toute latitude, et le retour (ou le départ) en Europe de la plupart d'entre eux au lendemain de la Première Guerre mondiale montre que leur posture hautaine et farouche ne facilite pas le compromis et les pousse à renoncer à la lutte directe, dès qu'elle tourne à leur désavantage. Lacroix ne prétend donc pas tout expliquer par leurs origines bourgeoises, ce qui reviendrait à les réduire, à l'aune d'un modèle trop déterministe, au seul objectif de faire fructifier la plus-value culturelle que représentent les séjours parisiens.

Leur quête de (re)connaissance est orientée par des conceptions essentiellement classiques : les exotiques ne sont des rebelles ni sur le plan esthétique ni sur le plan idéologique ni sur le plan social. Cela explique pourquoi leur champ de fréquentation à Paris s'établit à partir d'« un terreau imprégné de catholicisme » (p. 117), de salons désuets (celui des Pomairols et celui de Louise Read), pour s'élargir peu à peu à des cercles plus prestigieux et plus juvéniles, autour de Francis Carco, Fernand Divoire et André Thérive, et même à un salon avant-gardiste comme celui de Valentine de Saint-Point, grâce auquel les futurs exotiques découvrent les Ballets russes, la musique d'Igor Stravinsky, croisent Jean Cocteau et Maurice Ravel. Lacroix les décrit cependant davantage comme des témoins plus ou moins conquis que comme des acteurs de ce dernier salon.

Plus fermes paraissent leurs liens avec la revue d'avant-garde *Montjoie!*, à laquelle collaborent, entre autres, Guillaume Apollinaire et Blaise Cendrars, et qui semble avoir servi de modèle typographique au *Nigog*. En lisant le livre de Lacroix, on découvre ainsi des connexions et des correspondances surprenantes. L'une des plus déconcertantes se trouve dans les rapports entre le directeur italien de *Montjoie!*, Ricciotto Canudo, théoricien du « septième art », tenant à tous crins de l'innovation et proche compagnon d'Apollinaire, et Marcel Dugas,

lui-même féru de cinéma. La référence à cette nouvelle forme d'expression – dont le fondement artistique est alors fortement contesté – n'a rien d'anodin chez lui : elle montre, parmi d'autres indices, que l'expérience parisienne des exotiques précipite leur mue vers une identité collective et pluridisciplinaire qu'ils afficheront en « opposition de plus en plus frontale au régionalisme » (p. 223).

La complexité des réseaux parisiens des exotiques n'empêche pas leurs accointances nationalistes, mais elle témoigne de l'absence de ruptures idéologiques nettes entre les milieux fréquentés. Le caractère éclectique de leurs positions révèle qu'il y a rarement de correspondances directes entre les formes symboliques et l'idéologie de leurs créateurs, que ce soit au sein d'un espace national ou d'un continent à l'autre.

Le positionnement éclectique et pluridisciplinaire des exotiques s'explique non pas seulement comme une errance entre modernité et tradition, mais surtout comme la résultante d'une curiosité provoquée par le foisonnement de la vie parisienne et des sociabilités qui en découlent. Bénéficiant à Paris d'une plus ample liberté dans leurs activités et leurs choix esthétiques, ces jeunes gens venus du Québec ne semblent pas s'inquiéter des écarts esthétiques et idéologiques entre les salons et les revues dans lesquels ils ont leurs entrées. Lacroix insiste sur le fait que les futurs exotiques, loin de se cantonner à la culture littéraire, s'intègrent à d'autres milieux artistiques, du fait notamment de la présence parmi eux du concertiste Léo-Pol Morin, ce qui leur ouvre de nouveaux horizons. Leur intérêt embrasse aussi bien la musique, la sculpture, la peinture, l'architecture, l'urbanisme et les arts décoratifs, comme en témoignent *Le Nigog*, les articles et les pratiques de ses membres.

Lacroix achève son ouvrage en ouvrant une piste de recherche stimulante qui conduit à repenser les rapports qu'entretiennent aussi bien les régionalistes que les exotiques avec la France. Loin d'être de pâles et serviles imitateurs, ces derniers puisent à des sources variées, hétérogènes, car ils se trouvent physiquement et mentalement au cœur d'une « complexification des échanges » (p. 281) qui modifie

définitivement le rapport de tout le champ culturel québécois à la France : la pluralité des maîtres va désormais atténuer, relativiser, voire contrecarrer, le tropisme hexagonal.

— *Gérard Fabre*

Institut Marcel Mauss (Paris), CNRS/EHESS

**Linda Cardinal, Simon Jolivet et Isabelle Matte (dir.).
Le Québec et l'Irlande : culture, histoire, identité, Québec,
Éditions du Septentrion, 2014, 291 p.**

Trois des chercheurs francophones les plus engagés dans la recherche irlandano-canadienne, Simon Jolivet, Isabelle Matte et Linda Cardinal, nous offrent ici un recueil de dix essais et une postface provenant d'une multitude de disciplines et d'horizons afin d'élargir ce qu'ils considèrent comme le pan québécois de leur sphère de recherche.

Dans un ouvrage au titre admirablement vague, *Le Québec et l'Irlande : culture, histoire, identité*, mais qui reflète finalement la grande diversité des essais proposés, les trois universitaires souhaitent apporter leur contribution aux études irlandano-québécoises et, par le fait même, aux études canado-irlandaises en langue française. Cet aspect, « la prise en compte du point de vue francophone à travers ses propres archives » (p. 17), est l'une des réussites de ce recueil qui interroge de nouvelles sources, en langue française, pour faire la lumière sur des pans de l'histoire irlandano-canadienne et pour soutenir une meilleure comparaison entre ces deux régions, qui ont maintes fois été comparées politiquement, socialement et culturellement. Regroupant des études comparatives allant de la politique à la littérature ainsi que des analyses sociohistoriques de la présence irlandaise au Québec, les auteurs qui ont participé à ce nouveau recueil prouvent que l'intérêt pour l'« irlandicité » du Québec est maintenant bien ancré dans le champ grandissant des études irlandaises.

L'introduction, rédigée par deux des trois directeurs du recueil, est l'un des éléments les moins solides de cet ouvrage. D'abord, la question posée par les deux universitaires – « Les études irlandano-